

et dans quelques collections particulières de l'Italie. Le nombre n'en était pas très considérable. Épars çà et là, ces objets étaient entrés dans les musées, comme partout ailleurs, par hasard. Paris en possède de très beaux, il est vrai, mais en très petit nombre. J'en ai vu à Vienne, à Berlin, à Munich. Dans une course que je fis à Londres — c'était en 1863 — je pus en examiner une dizaine tout au plus, dispersés au Kensington et chez divers amateurs. L'exposition des arts rétrospectifs de 1867 signala chez nous un goût des plus marqués pour les arts arabes, et voilà qu'à onze ans de distance la Galerie orientale du Trocadéro nous offre aujourd'hui une collection de manuscrits, de vases et de plats damasquinés, de lampes de mosquée et de coupes en verre, de faïence, de tapis, d'armes, d'objets d'art de toute nature, si importante que je doute qu'on puisse trouver à Damas elle-même, dans cette ville qui, plus que toute autre ville de la Syrie, a conservé dans ses vieilles maisons les richesses du passé, un musée oriental aussi nombreux et aussi riche. C'est à vous, mon cher ami, c'est à M. de Rothschild, à M. Delort de Gléon, à M. Gérôme, à M. Dutuit, à M. Édouard André, à M. Basilewsky, à M. Posno, à M. Chéblowski, à M. Eugène Piot que nous le devons, puisque les uns et les autres vous nous avez apporté libéralement des trésors que nous avons pu étudier en les admirant. Le succès a été des plus grands et des plus mérités. Chacun de vous en a sa part. Mais laissez-moi féliciter particulièrement M. Albert Goupil, qui a été l'instigateur de cette exposition et dont l'activité et le zèle ont eu à surmonter bien des difficultés pour arriver à un résultat aussi heureux et aussi complet.

Si vous en exceptez l'architecture, le peuple arabe n'occupe pas une grande place dans l'histoire de l'art. Tel qu'il est, et volontairement emprisonné dans l'ornementation, avec une loi religieuse qui pèse sur son esprit en lui interdisant la peinture et la sculpture, il prend dans cette histoire générale, non un chapitre, mais une page, une note si vous voulez, et une note des plus curieuses. L'Arabe est un ouvrier, mais un ouvrier d'un goût si délicat et si fin que ses travaux sont restés inimitables. Son grand art, l'art de tout temps en honneur chez lui, à ce point qu'il fait naître des grammaires et des traités, c'est l'écriture. Sur ce thème bien restreint, la lettre, il exécute à l'infini des variations merveilleuses : il reproduit partout la lettre en la modifiant : elle se mêle aux ornements, aux fleurs, aux feuillages, aux lacis inextricables dans leurs dessins capricieux ; elle se dégage enfin de cette végétation touffue d'*arabesques* qui vit autour d'elle. C'est le génie du peuple arabe : je ne sache pas qu'il ait fait emprunt à quiconque de cet art qui lui est